

L'épouse aux Etats-Unis, en Angleterre et en France

M. le juge Langelier nous écrit, de Québec, la lettre suivante :

J'AI voulu vous montrer l'intérêt que je porte à votre journal en traduisant pour lui un article que je viens de lire dans Ainslie's Magazine, qui, je crois, fera plaisir à vos lecteurs, et aussi à vos lectrices. Il y a tant de gens parmi nous qui ont de la femme et de la famille françaises l'idée que s'en forment les Américains, au dire d'Henry James, que j'ai pensé qu'il leur ferait plaisir d'apprendre qu'ils sont dans l'erreur et, surtout, de l'apprendre de la plume d'un écrivain Américain. Sa satire de la femme et de la fille Américaines ne plairont pas, sans doute, à celles-ci, mais vous devez en compter peu parmi vos lectrices, et si vous en avez, elles s'en prendront à leur compatriote d'avoir si mal parlé d'elles.

Veuillez accepter l'hommage de
mes sentiments respectueux,

LE JUGE LANGELIER.

L'épouse, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France.

Dans le dernier numéro du "Ainslie's Magazine," M. Henry James, le célèbre écrivain Américain, résume comme on va le voir les traits caractéristiques de l'épouse, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France :

L'ÉPOUSE AMÉRICAINE

L'épouse Américaine ne connaît rien des affaires de son mari, et ne s'en occupe ni peu, ni prou. Elle a pour lui une véritable affection. Même bien des années après son mariage, elle a encore envers son époux une sincère amitié. Mais aussi, il lui est si utile ! Elle lui concède volontiers toutes les vertus, sauf celle de savoir se rendre intéressant, et elle lui pardonne charitablement l'absence de cette dernière vertu. Elle le voit tous les jours partir et s'en revenir avec la régularité d'une horloge. Elle sait vaguement quelle est sa profession et son occupation, et l'estime mieux si elles sont de celles que l'on considère comme honorables, mais c'est à peu près tout ce qu'elle en connaît, et tient à en connaître. Elle le voit se lever de

bonne heure, et se hâter de partir pour aller à son bureau, elle l'entend remuer tard dans la nuit au-dessus d'elle, et elle le sait probablement plongé dans un déluge de papiers et de documents quelconques, ennuyeux et bêtes, qu'il persiste à apporter tous les soirs à la maison pour les lire. Quelquefois elle le voit forcé de rester en ville pendant l'été, alors que le thermomètre est dans les quatre-vingt-dix, que la chaleur semble faire suer les murs même, et fait grésiller l'asphalte des trottoirs. Cette conduite lui paraît bien absurde, et elle préférerait le voir aller avec elle dans le coin frais qu'elle s'est choisi pour passer l'été. Pourquoi n'y va-t-il pas ? c'est ce qu'elle ne peut pas comprendre. C'est là pour elle, un de ces manques de sens commun qui l'empêchent de le prendre tout-à-fait au sérieux. Il ira quelquefois la rejoindre pour une couple de jours ; elle est alors très-gentille pour lui, sauf qu'elle le gronde un peu de ce qu'il est si affreusement maigre, et a le teint si hâve. Le malheureux mari, qui n'a guère de confort pendant qu'il est là, se laisse docilement conduire à la salle à manger trois fois par jour. Mais il est bientôt forcé de retourner en ville. Qu'y fait-il ? c'est ce qu'elle ne peut comprendre. Cependant les chèques pour payer les notes du ménage arrivent régulièrement. Elle fait absolument ce qu'elle veut, et reconnaît quelquefois qu'il est tout de même agréable d'avoir ainsi quelqu'un pour voir à ce que les projets qu'elle fait, et les arrangements qu'elle propose s'accomplissent si gentiment. Son mari est réellement ce qu'un bon mari doit être ; il fait son devoir à la perfection, et elle a une idée très-nette de ce qu'est ce devoir : il consiste à lui procurer tout ce qu'elle désire, à accomplir toutes ses volontés, à l'exempter de tout souci, de toute responsabilité et de tout ennui.

Elle est si sûre de lui, voyez-vous ! Il ne lui entre pas dans l'esprit qu'il puisse désirer quoique ce soit, ressentir un vide quelque part dans sa vie, éprouver la moindre contrariété, concevoir quelque chose de différent de ce qu'il a, et rêver une existence meilleure que celle qu'il mène, celle d'une espèce d'huissier domestique, d'un

sommelier au-dessus de l'ordinaire, d'un maître d'hôtel d'une espèce supérieure. Elle ne voudrait pas avoir un mari d'une autre sorte ; pourquoi alors pourrait-il désirer une femme d'une espèce différente ?

L'ÉPOUSE ANGLAISE.

En Angleterre, la femme est réellement l'associée de son mari. Qu'ils aient ou non les mêmes goûts, ils re-connaissent que le sort de l'un est irrévocablement lié à celui de l'autre, que leurs intérêts sont les mêmes, et qu'ils ont tous deux les mêmes motifs de bien faire les choses, puisque chacun d'eux doit avoir sa part dans le travail et dans les récompenses qui en sont la suite. Ils peuvent avoir entre eux des malentendus, mais ils font face au public ensemble. La femme prend le plus vif intérêt à tout ce qui touche au bien être de son mari ; elle connaît son revenu à un penny près, et elle gère sa maison comme un Chancelier de l'Echiquier gère les finances nationales ; elle voit à ce que le budget annuel, non seulement ne se solde pas par un déficit, mais fasse voir un excédant. Elle pratiquera, s'il le faut, la plus rigide économie, convaincue qu'en agissant ainsi elle ne fait qu'accomplir sa part des obligations contractées lors de leur mariage. C'est à son mari à faire de l'argent, mais c'est à elle à l'économiser. Elle ne projette rien pour elle-même indépendamment de lui ; elle ne le conçoit pas comme séparé d'elle en quoi que ce soit. S'il est dans la politique, elle partage ses ambitions avec zèle et intelligence. Elle écrit ses lettres et reçoit ses électeurs, elle étudie les Livres Bleus, et se met en état de comprendre les questions dont il lui faut s'occuper, de les discuter avec lui, de suivre sa carrière d'une manière intelligente. En réalité, elle lui appartient comme il appartient à elle. On ne fait pas un grand étalage de sentiment dans le ménage anglais après la première année de mariage, mais le lien d'un intérêt commun y devient chaque jour et chaque année, de plus en plus fort, et ce lien donne au mari et à la femme une unité de desseins et de sentiments qui, incontestablement, survivra aux toiles d'araignée de la sentimentalité.